

Par
MARIE OTTAVI

Avec le kintsugi, tout commence forcément par un bol, une assiette ou un vase en morceaux. Au lieu de jeter l'objet à la poubelle, le maladroit au cœur brisé, qui a la chance de maîtriser cette technique séculaire, se met à l'ouvrage et recolle, ponce, laque. Plus qu'une simple réparation, l'expert embellit un objet à l'aide d'une laque végétale (et alimentaire) poudrée d'or, symbole de richesse et d'une conscience éclairée chez les bouddhistes, pionniers du kintsugi.

Le laqueur fait ainsi de la faille le contour d'une nouvelle pièce à laquelle il donne une nouvelle charge émotionnelle. La maladroite devient dès lors une invitation à créer à nouveau. Le kintsugi, qui signifie littéralement «jointure à l'or», est apparu au Japon au XV^e siècle dans les cercles de la haute société où des amateurs de thé attachés à leur chawan, le bol utilisé pendant la cérémonie du thé dans lequel on bat le matcha (poudre de thé vert), souhaitaient le réparer après l'avoir ébréché.

Intrinsèquement lié au wabi sabi, courant esthétique autant que philosophique japonais qui dit que toute chose est impermanente et que la beauté réside dans l'imperfection et la sobriété, le kintsugi serait en passe de devenir grand public, voire tendance. Ce regain d'intérêt et les différentes versions proposées sur le marché (on parle parfois de kintsugi moderne, plus rapide à réaliser et moins cher), semble antinomique avec la pratique elle-même, qui est une ode à la mesure et à la lenteur demandant patience et humilité, à rebours d'un monde épris de vitesse et saturé d'écrans.

«UN PROCESSUS EXTRÊMEMENT LONG ET TRÈS COMPLEXE»

Depuis les confinements et l'explosion des pratiques manuelles, et de la céramique en particulier, de nouveaux adeptes se forment en dehors des frontières du Japon, attirés par cette idée que réparer permet de contrer le gâchis généralisé, à l'instar de l'upcycling (*lire reportage ci-contre*) qui redonne vie à des matériaux inutilisés. Les stages pullulent, des artisans japonais et occidentaux exposent leurs travaux – et pas seulement sur Instagram –, des livres popularisent la technique. Le kintsugi a ainsi fait son apparition dans les rayons de développement personnel où on aime filer la métaphore. Le livre *Kintsugi, l'art de la résilience*, écrit par Céline Santini, a particulièrement bien marché dès sa sortie en 2018 avec un postulat : comme l'objet, la personne réparée se révèle souvent plus forte, parfois plus belle, avec ses blessures, si la cicatrice est assumée et valorisée.

Passionnée par le Japon, Manon Kerbec, 28 ans, est arrivée à la céramique par le kintsugi, et non l'inverse comme cela est le plus souvent le cas. Elle a constaté que ses cours de kintsugi attiraient de plus en plus de visiteurs sur son site, ce qu'elle explique par un double mouvement : «Il y a un engouement pour le développement personnel qui croise la vague des nouveaux artisans, les reconversions en réaction aux "bullshits jobs". On a envie de prendre le temps de faire quelque chose de beau avec l'idée que le chemin est aussi important et beau que le but.»

La céramiste ne répare que ses propres créations, car «c'est un processus extrêmement long et très complexe», rappelle-t-elle. Dans son atelier parisien, elle nous explique la minutie du processus, la lenteur nécessaire, les différentes étapes (coller, laquer, poncer, poudrer) et leur temps de séchage incompressible : «C'est un peu fastidieux et ça demande beaucoup de concentration. On n'a pas tellement droit à l'erreur avec le kintsugi, car il est difficile de corriger la laque.»

La jeune femme s'est formée à Paris auprès de Nicolas Pinon, laqueur français renommé qui a lui-même tout appris au Japon auprès de

DESIGN

Le kintsugi ou la cicatrice sublimée

Venue du Japon, cette technique ancestrale valorise la réparation d'objets brisés en soulignant leurs fissures avec de la laque dorée. Une pratique en plein essor depuis le début de la pandémie.

maître Nagatoshi Onishi. Lui aussi sent monter la mode dans le sillon de «l'engouement gigantesque pour la céramique» : «Les gens ont envie de mettre les mains dedans. Je comprends, car c'est abordable par tout le monde, on n'a pas besoin d'être un expert pour faire rapidement un joli objet. Avec le Covid, on s'est retrouvé enfermés, on ne savait pas quoi faire. Les cours ont réexplosés. Le livre sur l'art de la résilience [de Céline Santini, ndr] qui n'est pas du tout un ouvrage technique a joué aussi. Même TF1 a fait un sujet récemment sur le kintsugi.»

«ON OBTIENT LA PERFECTION PAR LA RÉPÉTITION DU GESTE»

Nicolas Pinon, connu pour ses objets laqués et ses innovations (il vient d'imaginer avec le designer Dimitry Hlinka un radiateur qui change de couleur selon la chaleur qu'il dégage), fait lui-même peu de kintsugi : «Mon maître japonais m'avait appris que ça ne pouvait être qu'une activité annexe. A mon tour, je forme des gens à la technique. C'est une bonne façon de faire découvrir la laque végétale. Je dis toujours à mes clients et à mes élèves que je suis là pour les éduquer à être patients. Si vous voulez la qualité, il faut du temps. C'est ça le vrai luxe, et pas le prix, ou tout ce qu'on met dedans.»

Le laqueur basé à Paris dit avoir «toujours aimé les travaux de précision et la technicité». «Le

kintsugi est un peu le reflet de notre vision de la réparation. Certains vont les aimer très fines, d'autres larges et visibles. Moi, j'aime les kintsugi assez discrets, que la cicatrice soit visible mais pas trop, et plutôt painée. On obtient la perfection par la répétition du geste.» Contrairement au laqueur qui signe ses créations, le kintsugi reste anonyme.

A Paris, la laqueuse Martine Rey est l'une des expertes de la méthode traditionnelle, comme Mai Kageyama (kintsugi_paris sur Instagram), Showzi Tsukamoto donne des cours à Tokyo, Gen Saratani forme en visio depuis New York.

Des artistes et artisans détournent également la technique pour l'adapter à d'autres matériaux.

Comme l'ébéniste coréen Minwook Kim, qui crée des objets en bois d'une grande finesse qu'il raccommode en resserrant une faille et en l'agrafant avec du cuivre. Son travail a été repéré par le jury du Craft Prize de la fondation Loewe dont il était finaliste cette année, ce qui laisse entrevoir un nouveau champ des possibles pour cette technique séculaire érigée au rang d'art dès son apparition au Japon il y a près de six cents ans. ◀

